

—Oh ! mère, mère chérie, que je vous aime !
 —Tu m'aimes, n'est-ce pas ?
 —En don ez-vous ?
 —Tu ne voudrais pas qu'il m'arrivât de la peine ?
 —Je donnerais ma vie pour vous épargner un chagrin.
 —J'en suis certaine. Eh bien, en ce cas, réponds moi.
 —Que faut-il que je vous dise ?
 —Il y a, depuis quelque temps, quelque chose de changé dans ton existence.
 —Non ma mère.
 —Ne mens pas tu ne m'as jamais menti, quand tu étais toute petite. Eh bien figure toi que tu redeviens petite pour un instant, que tu joues à la poupée, que tu sautes à la corde, fais-moi tes confidences et ouvre moi ton cœur.
 —Je vous assure, mère, que vous vous trompez.
 Marie laisse échapper un profond soupir. Elle n'avait plus le cœur de son enfant, puisque son enfant mentait.
 —Tu vois bien, cependant, que je sais quelque chose. Je préférerais t'interroger, provoquer ton aveu, cela valait mieux, car de cette façon tu n'encourais pas mes reproches. Tandis qu'au contraire voilà que tu continues de nier.
 —Mère, je ne sais pas de quoi il s'agit, dit-elle les yeux baissés, obstinée dans son mensonge.
 —Ta conscience ne te reproche-t-elle rien ?
 —Rien, mère.
 —Ta conduite est-elle aussi bonne qu'autrefois ?
 —Aussi bonne, mère.
 —Pourrais-tu me regarder sans rougir ?
 —Sans rougir, car je n'ai rien à me reprocher, mère.
 —Regarde-moi donc, mon enfant.
 Lucienne fixa sur Marie Doriat ses beaux yeux limpides ; aucune timidité n'était à ses yeux, aucune rougeur à son front, seulement dans son regard une immense tristesse. Marie semblait désorientée.
 —Lucienne, ta conduite n'est plus, pourtant, ce qu'elle était autrefois. Si je ne le savais par moi-même, tu pourrais prétendre que ce sont des calomnies. Tu as des rendez-vous.
 —Oui, mère.
 —Tu vois bien. Tu n'oses plus dire non, maintenant que je précise, tu as des rendez-vous, presque tous les jours, avec un des Montmayeur. Ces rendez-vous se donnent hors de Garches, dans le petit bois près du cimetière.
 —Cela est vrai ma mère.
 —Elle avoue ! Elle avoue ! Et tu ne te défends pas !
 —Non, mère, puisque c'est la vérité.
 —Mon Dieu, mon Dieu, que me dit-elle là. Je n'ose comprendre. Ainsi, malheureuse, tu aimes cet homme ?
 —Je ne sais pas si je l'aime ; mais qu'avez-vous à lui reprocher ?
 —Rien que l'on sache, bien que j'aie toujours eu, sans raison, de la répulsion pour lui.
 —Alors...
 —Mais Gauthier, Gauthier, malheureuse ! Gauthier que tu aimais, Gauthier qui t'aime. Tu as donc tout oublié.
 —Je n'ai rien oublié, mère.
 —Tu ne l'aimes donc plus, lui, si bon, si doux, si tendre.
 Elle eut le courage de dire, torturée par d'atroces angoisses :
 —Je crois que je me suis trompée sur l'état de mon cœur, et que je ne l'aimais que comme un camarade d'enfance, et cela est fort heureux, mère car je ne pourrais pas l'épouser.
 Marie Doriat comprit l'allusion et resta interdite. Elle considéra Lucienne avec terreur. Il y avait en la jeune fille quelque chose qui lui échappait, un mystère insaisissable. Elle avait les bras autour de sa taille. Elle les retira. Lucienne avait les bras autour de son cou. Marie se dégagea. Elle la repoussa peu à peu. Lucienne se retrouva debout, devant sa mère, devenue sévère et froide.
 —Lucienne, qui t'a changée ainsi ?
 —Je ne suis pas changée, mère, dit la pauvre

filie, à bout de forces et les yeux pleins de larmes.
 —Je veux que tu me dises tout.
 —Vous n'ignorez plus rien.
 —Peut-être. Jean de Montmayeur te perdra.
 Malgré elle, en dépit de ses résolutions si douloureuses, la fierté de Lucienne se révolta. Elle eut un cri superbe de passion outragée et les yeux flamboyants :
 —Mère, vous m'insultez ! mère, vous blasphémiez !
 —C'est le sort de toutes les jeunes filles qui perdent toute pudeur et toute retenue, de toutes celles qui se cachent de leurs parents pour accepter en secret des rendez-vous amoureux. Oh ! ma pauvre Lucienne, ma pauvre Lucienne, est-ce donc de pareilles exemples que nous t'avons donnés ? Sur qui prends-tu modèle ? Est-ce bien toi, ma Lucienne ? Je ne te connais plus, car tu ne peux nier ces rendez-vous. C'est le bruit public. Et moi-même je t'ai vue, comme tout le monde. Ma fille, mon enfant, laisse-moi croire que c'est un moment d'égarément, dis-moi que tu as été folle, que tu te repens, que tu ne le feras plus, que tu ne me quitteras plus désormais, que tu ne mentiras plus. Je t'en supplie, ne me laisse pas sur le cœur de pareils soupçons, ne me laisse pas surtout de pareilles inquiétudes. Je ne le mérite pas. Epargne moi. Souviens-toi de ma tendresse, de mon amour maternel, des soins dont j'ai entouré ton enfance, ne me fais pas mourir de honte. J'ai bien assez de chagrin immérité comme cela, c'est plus que je n'en pourrais supporter.
 Lucienne ne répondit rien.
 —Eh quoi ! tu ne dis rien ! que penses-tu ?
 Toujours elle gardait un silence obstiné.
 —Lucienne ! Lucienne ! ma fille chérie. As-tu à te plaindre de nous ? Est-ce que, sans y prendre garde, je t'aurais blessée, froissée ? C'est bien possible, après tout. J'ai la tête perdue depuis quelque temps, depuis tous ces malheurs, et s'il m'est échappé des duretés, ce n'est pas ma faute, il ne faut point m'en tenir rancune. Lucienne, parle donc, dis donc un mot, que je sache, du moins, ce que tu veux, ce que tu penses !
 Rien. Le même silence farouche. Mais, à présent, Lucienne fermait les yeux, et se mordait les lèvres qu'elle ensanglantait, pour ne pas éclater en sanglots. Non, elle ne répondrait pas. Elle veut garder le secret que sa sœur Claudine partageait seule avec elle. Ni Marie Doriat, ni les deux frères, ni Gauthier, personne ne saura rien. Le dire à l'un, c'est prendre tous les autres pour confidents. C'est mettre son secret à la merci d'un hasard. Confier ce secret à sa famille d'adoption, à son fiancé, c'est empêcher leur colère, leur désespoir, leurs reproches, c'est les empêcher de flétrir sa conduite, de la couvrir de réprobation, de la maudire.
 Et Montmayeur pourrait s'en étonner et concevoir des craintes, peut-être des soupçons, douter de la sincérité... rester sur ses gardes... déjouer sa ruse par une autre ruse ! Et ce serait compromettre ainsi le succès de sa sublime comédie ! Non, elle souffrirait mille morts ! Ce serait un supplice atroce. Elle était résolue à tout supporter, jusqu'à ce que ses forces en fussent épuisées. Elle se tairait. Elle le voulait. Cela serait ainsi. Et d'une voix brisée, elle répond à Marie Doriat :
 —Je ne mérite pas vos reproches. Je ne suis pas coupable.
 —Tu ne te excuses pas ?
 —Non, puisque je n'ai pas commis de faute.
 —Veux-tu me promettre de ne plus revoir cet homme !
 —Je ne le puis.
 —Pourquoi ?
 —Vous le saurez plus tard. Je vous en supplie à mon tour, ma mère, ne m'interrogez pas.
 —C'est mon droit, c'est mon devoir.
 —Je ne vous apprendrai rien de plus.
 —Tu me trompes.
 —Mère, ne me jugez pas sur des apparences.
 —Si tu nous déshonores, si tu revois Montmayeur, si le malheur que je prévois arrive, si tu deviens son bien, sa chose, Lucienne, écoute-moi, tu ne me reverras plus. Nous deviendrons des étrangers pour toi. Tu ne remettras plus les pieds dans cette maison.

—Il sera fait selon votre volonté, ma mère.
 Malgré elle, ses larmes coulaient, cette fois. C'était la première fois qu'elle entendait d'aussi dures paroles. On menaçait de la chasser, elle, l'enfant chérie !
 Marie Doriat ne pouvait comprendre les tragiques impressions qui remplissaient cette âme. Elle avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour la retenir sur ce qu'elle croyait être la pente glissante de la chute où elle la voyait rouler. Elle ne l'avait pu. Elle n'insista pas.
 —Souviens-toi de ce que j'ai dit, fit-elle seulement. Jusqu'aujourd'hui, tu ne nous as donné que des joies. En t'adoptant, en te traitant comme notre propre fille, nous avons fait plus que notre devoir. Ne nous en fais pas repentir. Dieu te punira !
 Elle sortit sur ce mot. A peine était-elle dehors, que Lucienne tombait, anéantie sur le plancher, abîmée par cette lutte, se tordant en convulsions, laissant échapper des sanglots nerveux qu'elle essayait vainement d'étouffer en mâchant son mouchoir.
 —Tant souffrir, murmurait-elle, et n'en être qu'au début de la lutte. Que sera-ce à la fin ?
 Et vaincue, elle perdit connaissance. Si Marie Doriat était rentrée, elle l'aurait trouvée étendue, évanouie, sans mouvement. Peut-être alors se fût-elle repentie de sa sévérité. Mais elle ne reentra pas.
 II
 Lorsque l'on sut, à Garches, que les armées ennemies s'avançaient vers Paris, la plupart des jeunes gens que n'avaient pas atteints les lois militaires partirent les uns dans l'armée active, les autres dans les compagnies franches qui se formaient de tous côtés, dans tous les alentours de la capitale. Gauthier s'était engagé, des premiers, dans un bataillon de francs-tireurs qui opéraient aux alentours et qui souvent, vers Reuil et la Malmaison, inquiétaient les avant-postes des Allemands. Pascal et Henri Doriat avaient été rachetés jadis par leur père qui avait fourni des remplaçants et, ne faisant point partie de la garde mobile, ils auraient pu rester à Garches et y attendre la fin de la tempête. Un instant ils y avaient songé. Non qu'ils fussent lâches, ils étaient prêts à verser leur sang pour la patrie, grands, robustes, c'étaient deux beaux gars qui eussent fait de magnifiques soldats. Mais s'ils hésitèrent, ce fut parce qu'ils craignaient d'abandonner leur mère au milieu de son cruel chagrin, en proie au désespoir mortel que lui causait la condamnation du père. Que deviendrait-elle, toute seule, parmi les Allemands qui occupaient Garches ? Et ils virent partir les autres les larmes aux yeux. Marie Doriat n'avait pas tardé à comprendre leur silence, leur tristesse.
 —Mes enfants, leur dit-elle un jour, dans le deuil que nous traversons, moi, je ne compte pas. Il faut faire votre devoir.
 —Que deviendras-tu, si nous partons ?
 —Ce que Dieu voudra.
 Le lendemain même ils avaient quitté Garches. Mais en embrassant leur mère et Lucienne, ils dirent :
 —Nous n'allons pas loin et nous vous reverrons toutes les deux.
 —Ce serait vous exposer à des dangers inutiles. Oubliez votre mère, mes enfants, pour ne penser qu'à l'autre, à celle à qui vous devez votre vie, à la France.
 —Ce sera servir la France, mère, que d'essayer de te revoir, car nous ne partirons jamais de Garches sans remporter sur l'ennemi des renseignements précieux pour les assiégés.
 —Penez garde, mes enfants, prenez garde.
 —Etre prudent, ce n'est pas être lâche. Compte sur nous.
 —Adieu donc et que Dieu vous protège !
 —Adieu, mère, nous allons rejoindre Gauthier. S'il a, en dépit de ce qu'il prétend, des doutes sur la culpabilité de notre père, il verra du moins que les fils sont braves et ne ménagent pas leur peau.
 Les jours s'étaient passés. Marie Doriat n'avait pas revu ses fils. L'investissement était complet. Les Prussiens encombraient les alentours.